

cause, tâchez de le décider à rester.

Et la bonne dame s'extasiait de nouveau sur les vertus de son locataire, versant quelques larmes à la pensée de la séparation qui la menaçait. Était-ce l'affection, l'habitude ou l'intérêt qui avait le plus de part à cet attendrissement ? C'est une question que je laisserai à résoudre aux moralistes. Pour moi, on le comprend, je n'avais ni explications à fournir, ni consolations à donner à ma portière affligée ; je devinai trop bien que j'étais l'unique cause de sa peine. En y regardant de plus près, cependant, je pensai que les torts sociaux étant de mon côté, c'était à moi de déguerpir. Je me serai vraiment reproché de forcer ce pauvre Rigaud à transporter ailleurs ses collections et ses manies : je n'avais qu'un bien moindre sacrifice à faire, et je crus que je le devais. Je pris une plume ; j'écrivis moi-même une lettre de congé en forme, et, la remettant à la digne femme qui attendait ma réponse avec anxiété :

« Voici tout ce que je puis faire pour vous, lui dis-je. Allez montrer ce papier à M. Rigaud, avant de l'envoyer à votre propriétaire. Peut-être le déterminera-t-il à revenir sur sa résolution.

Elle rentra peu après, les traits bouleversés. Mon voisin Rigaud avait à peine jeté les yeux sur le papier ; il avait déclaré qu'il ne faisait pas les choses à la légère, et que son parti était pris irrévocablement. Alors elle s'était hasardée à lire elle-même ma lettre, et elle ne pouvait croire que je l'eusse écrite sérieusement. Sans doute, j'avais voulu plaisanter, m'amuser de son chagrin, et elle tendait la lettre, riant et pleurant à la fois. J'eus toutes les peines du monde à lui persuader que je ne plaisantais nullement et que j'étais moi-même très-résolu à quitter la maison.

La réflexion m'avait confirmé dans cette détermination, quelle que pût être celle que prendrait mon voisin lorsqu'il la connaîtrait ; je ne voulais pas avoir l'air de faire une démarche puérile : outre que je risquais d'avoir le plus fâcheux voisinage en place de mon paillard collectionneur, je sentais qu'il me serait désagréable d'avoir là, près de moi, cette terrasse qui me rappellerait toujours le chagrin que j'avais jeté dans sa vie. Et c'est ainsi que la pauvre madame Clément se retira aussi peinée que confuse du résultat de sa négociation, puisqu'au lieu d'un locataire elle en perdait deux à la fois.

Mais mon voisin Rigaud ne devait pas voir le jour néfaste de son déménagement, jour où il aurait dû secouer la poudre de ses cartons pour les transporter hors du lieu où il les avait successivement entassés. J'appris bientôt qu'il était atteint de l'épidémie régnante. Je m'installai chez lui ; il ne me reconnaissait déjà plus ; il avait le délire, et dans l'exaltation de la fièvre il jetait des paroles entrecoupées parmi lesquelles je retrouvais des débris de notre conversation sur la terrasse. J'étais en proie aux plus douloureuses préoccupations ; je m'accusais d'avoir troublé, peut-être inutilement, les derniers jours d'une vie qui me semblait bien près de s'éteindre. Après une crise violente, le malade parut éprouver une amélioration sensible. Il promena ses yeux autour de lui comme un homme incertain s'il veille ; il m'aperçut, et détourna aussitôt la vue avec une expression de souffrance ; une vive rougeur vint colorer ses joues, et il y eut dans sa physionomie une rapide succession d'émotions diverses. Je me levais pour me retirer, lorsqu'il ramena vers moi un regard à la fois tendre et suppliant, en me tendant la main. Je l'approchai de

mes lèvres sans rien dire, et je compris ce qu'il me demandait. Le cœur débordant d'une joie religieuse, je courus chercher ce prêtre de mes amis dont l'apparition l'avait éloigné de ma chambre quelques mois auparavant. On les laissa seuls. Ce qui se passa entre eux, Dieu le sait, mais quand le prêtre sortit, mon voisin Rigaud, redevenu chrétien, était réconcilié avec la mort, et même avec la vie.

Il mourut le lendemain, plein de foi et d'espérance. Je suivis tout seul son convoi, car il fuyait depuis si longtemps la société des hommes que, moi excepté, il ne connaissait absolument personne. Quand on eut descendu sa dépouille dans la terre et dit les dernières prières, je vit un beau papillon blanc s'élever du milieu d'une touffe de gazon, planer quelques moments sur la tombe entr'ouverte, puis, emporté par la brise, prendre résolument son vol vers le ciel. Alfred DE COURCY.

MORALE.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

SIMON DE NANTUA,

recueillies

PAR SON ANCIEN COMPAGNON DE VOYAGE ;

AVERTISSEMENT

Du compagnon de voyage de Simon de Nantua, où l'on apprend comment a fini ce personnage.

En vous offrant, mes chers lecteurs, le récit d'une tournée que j'avais eu l'avantage de faire avec Simon de Nantua, je pris l'engagement de vous donner plus tard, si mon livre vous intéressait, les détails du second voyage de cet honnête marchand forain. L'accueil honorable que vous avez bien voulu faire à ma première relation, a sans doute intéressé mon amour propre, autant que ma probité, à ne point oublier cette promesse ; car, bien que je ne fasse pas profession d'être auteur, et que j'aie beaucoup moins songé à acquiescer de la gloire qu'à vous donner un livre qui me semblait pouvoir vous être utile, il n'en est pas moins vrai que l'homme est homme, et que la vanité qui a reçu une petite caresse y prend goût très-facilement. Aussi vous dirai-je, avec toute l'ingénuité dont je suis capable, qu'en voyant mon *Histoire de Simon de Nantua* courir dans vos mains, et en entendant ce nom répété de côté et d'autre, j'ai eu la petite faiblesse de relever tant soit peu la tête et de prendre intérieurement ma part d'hommages qui n'étaient réellement dus et n'étaient sûrement accordés qu'à mon héros ; à peu près comme cet homme qui se pâme de satisfaction en voyant la foule admirer un tableau, et qui s'écriait d'une voix triomphante : « C'est pourtant moi qui l'ai accroché ! »

D'après est aveu, vous n'aurez pas de peine à croire que j'avais fermement formé le projet de faire avec mon digne héros, Simon de Nantua, une seconde tournée qui aurait été le sujet d'une seconde relation. Mais, hélas ! le ciel en a autrement ordonné : l'âge et les infirmités sont venus mettre un terme aux voyages du marchand forain, et celui que j'avais fait avec lui a été le dernier. Ne pouvant plus aller, il s'est retiré dans sa ville natale de Nantua, pour y vivre paisiblement, au sein de sa famille